que l'Eglise du Christ est la grande éducatrice du genre humain, et c'est à ses doctrines et à son influence qu'il voulut subordonner tout l'enseignement : le supérieur et le populaire. Charlemagne, en en effet, n'hésita pas à appeler dans son royaume les pédagogues et les hommes de lettres. Voyez, par exemple, à la page 43—ces paroles qui nous ont fait penser à la société du *Parler français* de Québec ! " : " Avec une intelligence et une méthode dignes de la mission qui lui était confiée, Alcuin commença d'abord par purifier la langue des fautes grammaticales qui en déparaient la beauté ". Que nos travailleurs intellectuels de la cité de Champlain ne se découragent donc pas, leur tâche est ardue, mais ils font une œuvre qui vivra, c'est notre ferme espoir.

Il est encore une autre leçon qui se dégage de ce chapitre sixième où il est question du mouvement scolaire sous Charlemagne. Mgr Paquet, après avoir énuméré les bienfaits dont les sciences et les lettres sont redevables à ce monarque, fait ressortir la différence qui existe entre cette imposante figure et celles de nos politiques modernes qui soufflettent l'Église ou la jettent dans les fers, tandis que le grand empereur considérait que l'Église et l'école — mais l'école soumise à l'Église — constituaient comme les principes vitaux des peuples et les éléments essentiels de la grandeur sociale (page 51).

L'auteur, continuant son étude, arrive au moyen âge et nous fait voir jusqu'où il a été calomnié et mal compris. Voici, à la page 61, une accusation souvent répétée chez nous. On feint de croire en certains milieux — et c'est une assertion qu'on trouve sur les lèvres de certains pédagogues, que, pour ma part, je voudrais mieux renseignés — on feint de croire que l'organisation primaire, en France, date de la Révolution et des gouvernements qui en ont professé les principes. On a fait cette trouvaille dans Michel Bréal et quelques autres, qui ne craignent pas de dire : " La foi catholique a dominé pendant de longs siècles chez nous sans songer à fon-